

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
5, rue Sébastien-Bottin - VII^e

1 JANVIER 1966

LA IV^e BIENNALE DE PARIS

Annoncée à grands coups de trompe par la Radio et la Télévision d'Etat, officiellement inaugurée par le ministre de la Culture, la IV^e Biennale s'est ouverte en octobre à Paris. Plus vaste encore, si faire se peut, que les précédentes, rappelant ces vastes halls de verre et d'acier où le Second Empire allait, froufrouant et ravi, s'émerveiller de Bouguereau et de Carrier-Belleuse, elle offrait sur trois étages un vaste échantillonnage international où chacun fut convié à voir le plus beau choix qui se pût imaginer de tout ce qui se fait aujourd'hui de mieux dans le domaine de l'art d'avant-garde, de la musique expérimentale, du théâtre d'essai, de la poésie lettriste et autres belles inventions.

Divertissement futile et sinistre, cette foire aux vanités est surtout l'occasion aux bateleurs et charlatans de toutes sortes d'y venir dresser leurs tréteaux. Le public, qui a compris, s'y précipite, courant d'œuvre en œuvre comme on court aux diverses attractions d'un Luna-Park, ravi d'y retrouver le Labyrinthe des glaces et le Palais des mirages, le Train-fantôme et la Maison hantée, le Monstre à deux têtes et la Parade nue.

Mais, en fait d'audace, d'avant-garde et de nouveauté, on ne retrouve ici que les mêmes thèmes éculés que depuis quinze ans, en France, on ne cesse de nous seriner. L'instrument a changé, mais c'est toujours le même air.

Côté monts et merveilles, voici d'abord la fameuse synthèse des arts, cette vieille obsession du spectacle total héritée de l'idéalisme allemand de l'autre siècle, perpétuellement renaissante et jamais satisfaite. Dernier nommé à cette carotte-à-l'âne,

Car le Pop'Art, avec sa manie de sacraliser l'objet courant, sa passion de la relique et du fétiche, rejoint curieusement l'engouement actuel d'une certaine société française pour l'antiquité et la brocante : c'est le même goût sénile du bric-à-brac, du machin de collection, de la chose inutile et envahissante. Tandis qu'à l'autre bord l'Op'Art, avec ses préoccupations sociales d'ordre et d'harmonie, nous assure au fond le même paradis fonctionnel, peinturluré et climatisé qu'avec un juvénile enthousiasme nous préparent aussi les technocrates. Dans tout cela, seulement, le présent est singulièrement escamoté. On se croirait revenu à la belle époque de l'éclectisme fin de siècle. Si l'on songe que de l'autre côté de cette Biennale, se trouve le Musée d'Art moderne, confiné dans sa poussière et dans sa gloire, on ne peut s'empêcher de se demander où se trouve exactement la réalité entre ce culte idolâtre de l'ancien et cet attrait effréné de la nouveauté. Précisément nulle part. D'un côté des professeurs, des lettrés, des conservateurs qui, à force de compiler, de classer et d'étiqueter dans ce grand bazar du Temps, ont fini par oublier ce que pouvait être une culture vivante, de l'autre des artistes obnubilés par l'idée fallacieuse du progrès en art et à ce point coupés de toute tradition et de tout enseignement qu'ils ne peuvent plus que répéter indéfiniment les mêmes cabrioles. Bref, d'un côté le musée et de l'autre l'asile : rien entre les deux.

Le plus triste de cette exposition, c'est peut-être justement de voir combien cet art, qui ne se veut que dérisoire, cherche en fait à s'asseoir, à se défendre, à se justifier à coup de proclamations pédantes et de citations (en témoigne la très belle phrase d'Henri Michaux qui voudrait lui servir d'épigraphe mais qui prend en ce lieu une résonance funèbre). L'ignorance de l'illettré se confond là avec la suffisance du cuistre. Car cette foire aux vanités est aussi une foire aux cancre. C'est dans la logique du système. On n'a jamais tant qu'aujourd'hui, où font tellement défaut les écoles et les maîtres, encensé les cancre de tout acabit et applaudi à leurs méfaits. Seulement, un chahut organisé, ce n'est pas la Révolution. C'est plus rassurant pour d'aucuns et c'est, pour tout dire, inoffensif.